

LA PSYCHANALYSE RUSSE PRISE AUX MOTS

HÉLÈNE MENEGALDO ET JEAN BREUILLARD

Psychanalyse : application de vieux mythes grecs sur les parties génitales.

Vladimir Nabokov ¹

Accueillir un corps de pensée étranger, l'adapter, l'acculturer, le transférer, c'est inévitablement traduire, c'est-à-dire proposer dans la langue d'accueil les équivalents des mots clés.

Tout transfert culturel se manifeste par une activité de nature philologique : assignation à des mots anciens de nouvelles valeurs, filtrage des termes étrangers ou d'une partie seulement de leur spectre sémantique, apparition de mots nouveaux. Le destin de l'acculturation d'une pensée étrangère, saisi dans ses multiples aventures (assimilation, dissimilation, rejet, toilettage et maquillage, etc.), est habituellement étudié au niveau des idées et du contenu (approche onomasiologique). Or il peut aussi être appréhendé au niveau lexicologique (approche sémasiologique) : les mots sont certes des *signes* linguistiques, ils sont aussi des *indices* : indices formels, identifiables, qui balisent un parcours.

Il en va ainsi de l'aventure de la psychanalyse en Russie. Psychanalystes et historiens des idées ont retracé l'histoire de son accueil en Russie et les modalités de ce transfert, dont le spectre s'étend de l'accueil enthousiaste au rejet résolu en passant par une série d'étapes intermédiaires. Le livre, en particulier, qu'Alexandre Etkind a consacré en 1993 à l'*Histoire de la psychanalyse en*

1. Vladimir Nabokov, *Izbrannoe* [Œuvres choisies], Moscou, Kniga, 1989, p. 411.

*Russie*² est l'ouvrage de référence auquel le lecteur est implicitement invité à se reporter.

Sans nous arrêter aux aspects les plus connus du lecteur français, tels que la critique du freudisme par Volochinov, nous voudrions pour notre part attirer l'attention sur quelques indices lexicaux qui balisent cette histoire.

Une citation du psychiatre et éthologue Boris Cyrulnik met en lumière l'enjeu des traductions :

Par simple effet de traduction, les mots peuvent se charger d'un sens nouveau. Exemple : *Unbewusst* a été traduit par *inconscient*, on aurait dû le traduire par « à l'insu de ». Si le *Unbewusst* freudien avait été traduit par « à l'insu de », la psychanalyse française en aurait été changée. Décrits comme exprimés à l'insu du sujet, l'acte manqué, le lapsus, deviennent des choses que l'on peut rendre observables. Or la traduction de *Unbewusst* par *inconscient* lui a attribué un sens qui n'est vrai que dans la psychanalyse française. Ce qui explique pourquoi celle-ci a eu, pendant des années, la haine de l'observation directe : la réalité n'est pas analysable. La psychanalyse française a connu une histoire différente de la psychanalyse allemande ou américaine par effet de traduction. Avec l'autre acception, les observations seraient licites³.

Il est intéressant que l'exemple même que choisit Boris Cyrulnik, dans un livre qui n'est pas spécifiquement consacré à la psychanalyse, soit précisément l'un des mots clés de la théorie psychanalytique : l'« inconscient », notion qui, dès le départ, fut difficilement admise en Russie.

I. L'OUVERTURE

1. Les premiers pas

En 1900, la *Traumdeutung* de Freud provoque une véritable révolution en mettant en évidence des fonctions psychiques qui échappent au contrôle du conscient. Un peu plus tard, Jung découvre l'« inconscient collectif ». Mircea Eliade note que :

la technique psychanalytique a inauguré un nouveau type de « descensus ad infernos ». Lorsque Jung décela l'existence de l'inconscient collectif, l'exploration de ces trésors mémoriaux – les mythes, les symboles, les images de l'humanité archaïque – commença à ressembler aux techniques océanographiques et spéléologiques⁴.

-
2. A. Etkind, *Histoire de la psychanalyse en Russie*, trad. W. Berelowitch, Paris, Presses universitaires de France, 1995 [Édition originale en russe : *Èros nezvožmožnogo. Istorija psixoanaliza v Rossii*, 1993].
 3. Boris Cyrulnik, *De la parole comme d'une molécule*, Paris, Points-Essais, 1995, p. 39.
 4. M. Eliade, *Métophistophèles et l'Androgyne*, Paris, Gallimard, 1962, p. 8.

À cette découverte des structures archaïques de l'inconscient s'ajoutent les travaux de Lévy-Bruhl sur la « pensée primitive ».

Freud élabore une terminologie nouvelle qui va évoluer en même temps que sa propre pensée et la nécessité de fixer les concepts. Ce travail terminologique porte la marque de l'influence de Lou Andréas-Salomé et de Sabina Spielrein ⁵, psychanalyste russe qui avait été d'abord l'élève de Jung, et dont l'influence fut décisive, en particulier pour la mise en valeur de la pulsion de mort et l'élaboration de *Au-delà du principe de plaisir*. C'est précisément cet ouvrage dont Lev Vygotski (1896-1934) et Aleksandr Luria ⁶ (1902-1977) préfacent la traduction russe ⁷.

Les premières traductions de Freud et de Jung en russe paraissent dans les premières années du XX^e siècle. En 1904, le *Messenger de la psychologie, de l'anthropologie criminelle et de l'hypnose* [*Vestnik psikhologii, kriminalnoi antropologii i guipnotizma*] publie en supplément au numéro 5 la première traduction en langue étrangère (le russe, en l'occurrence) de *Traumdeutung*. En 1909, la collection la *Bibliothèque psychothérapeutique* commence à publier la traduction russe des œuvres de Freud. Cette entreprise considérable était due à l'initiative d'Ossipov, de Wulff et de Vyroubov. *Sur le rêve* (en russe) paraît en 1909, suivi des *Cinq leçons sur la psychanalyse*, de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* et des *Trois essais sur la théorie de la sexualité*.

La Révolution bolchevique non seulement n'arrête pas le développement de la psychanalyse en Russie, mais paraît au contraire le favoriser. L'année 1922 voit s'ouvrir le premier Institut de Psychanalyse de Moscou. Le directeur des publications est Ivan

5. Voir V.I. Ovčarenko, « Sud'ba Sabiny Spil'rein » [Le destin de Sabine Spielrein], *Rossijskij psixoanalitičeskij vestnik*, 2, 1992, p. 64-69.

6. Nous conservons la graphie couramment utilisée en France.

7. Cette préface a été reproduite dans Z. Frejd, *Psixologija bessoznatel'nogo* [La psychologie de l'inconscient], M.G. Jaroševskij dir., Moscou, Prosveščenie, 1989, p. 29-36. Dans son avant-propos, le rédacteur du volume présente Freud, ses idées et sa terminologie au lecteur russe en rappelant que celui-ci doit « connaître les théories freudiennes non par ouï-dire, mais de première main ». La traduction du texte de Freud (sans indication de nom de traducteur) est donnée dans la 3^e partie, intitulée « Problèmes de la métapsychologie ». Le rédacteur n'indique pas les raisons de son choix. Le texte n'est ni présenté, ni commenté. L'ouvrage ne comporte pas de notes du rédacteur, mais inclut un court index des termes psychanalytiques. Nous présentons cette préface dans la 3^e partie du présent numéro. Il s'agit de la première publication de ce texte en traduction française. Sa traduction anglaise est parue dans le recueil *The Vygotsky Reader*, René Van de Veer (univ. of Leiden) et Jaan Valsiner (univ. of North Carolina at Chapel Hill) dir., Oxford, Blackwell's Publishers, 1994, p. 9-18.

D. Ermakov. Dans sa collection « Bibliothèque de psychologie et de psychanalyse », l'Institut publie les traductions réalisées par Moshé Wulff. Le premier ouvrage paru est, en deux volumes, l'*Introduction à la psychanalyse* de Freud. Ermakov dirige alors, aux Éditions d'État, la traduction des ouvrages et articles majeurs de Freud et de ses disciples : quinze titres au total ⁸, auxquels il faut ajouter, à partir de 1923, les traductions d'œuvres majeures de Melanie Klein [1882-1960] et d'Eugen Bleuler [1857-1939]. Signalons à cette occasion que ces premières traductions russes réapparaîtront telles quelles à partir de la Perestroïka, mais sans mentionner le nom des traducteurs et munies (celle de Khersonski excepté) de présentations tendancieuses.

Les réticences, qui s'expriment dès le début de la psychanalyse, portent essentiellement sur les notions de sexualité infantile et d'inconscient ⁹.

2. L'acclimatation

Ermakov, ou la traduction de la littérature en « langage freudien »

Ermakov dirige aussi, au sein de la « Bibliothèque de psychologie et de psychanalyse », une « Collection sur la création artistique » [Seriïa po khoudojestvennomou tvortchestvou] où paraissent ses célèbres travaux sur Nicolas Gogol (*Esquisses d'analyse de l'art de N.V. Gogol*, Moscou, Éditions d'État, 1922) et sur Pouchkine (*Études sur la psychologie de l'art d'A.S. Pouchkine*, Moscou, Éditions d'État, 1923). Dans ses études sur Pouchkine et Gogol, Ermakov applique la méthode analytique aux textes littéraires, approche que Vygotski tourne en dérision dans le quatrième chapitre de sa thèse. Celui-ci, intitulé « L'art et la psychanalyse » ¹⁰, dénonce l'emploi généralisé, chez Ermakov, de la clé des symboles, clé qui a tout l'air d'un passe-partout. Cette critique ne rendait pas justice au directeur de la Bibliothèque psychanalytique, dont l'ambition était plus vaste : tentant de dépasser un formalisme étroit, il visait à une compréhension organique et globale de l'œuvre, cher-

8. Voir la liste des ouvrages publiés dans *Sovetskaja bibliografija*, 3, 1989, p. 64 ; voir aussi la bibliographie des œuvres de Freud en russe in I.T. Kurcinin, *Kritika frejdzizma v medicîne i fiziologii*, Moskva, Nauka, 1965, p. 279-280. (voir Martin Miller, *Freud au pays des soviets*, trad. de l'anglais par S. Gleize, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/Le Seuil, 2001, [1^e éd. originale en anglais : 1998], p. 102 et 273.)

9. Voir le document reproduit dans la 3^e partie du présent volume, *Éducation psychanalytique en Russie soviétique* de Véra Schmidt.

10. Voir ce document dans la partie « Documents » du présent volume.

chait à percer les mystères de la pensée symbolique. On doit à Ermakov un renouvellement de la lecture de Gogol, et ses travaux sont la source occultée de nombreux travaux occidentaux, en particulier américains.

Le « freudisme réflexologique »

La période qui suit immédiatement la Révolution est caractérisée par une modalité remarquable de transfert : Freud est en effet traduit en russe dans le langage de... Pavlov. Cette action est le fait non seulement de psychiatres et de psychologues comme Luria et Vygotski, mais aussi de créateurs et d'écrivains comme Zochtchenko ¹¹.

On assiste ici à un phénomène qui, dans son essence, a des précédents dans la culture russe. L'un d'eux est ce que l'histoire littéraire russe appelle l'« infléchissement vers les mœurs russes ». On désignait ainsi, au XVIII^e siècle, l'assimilation du théâtre occidental par les premiers dramaturges russes (Iakov Kniajnine [1742-1791], en particulier). Cet infléchissement n'était pas seulement un habillage superficiel. Certes, les noms propres recevaient des équivalents russes ; mais en outre, l'esprit même des œuvres, leur « morale » étaient au passage profondément modifiés. Il y a bien, dans la « pavlovisation » du freudisme, un phénomène de même nature, qui se rattache à la question plus vaste de la « naturalisation » des apports étrangers, de leur retraduction en termes nationaux.

Les premiers artisans de cette opération de naturalisation sont les psychologues, qui tentent de concilier marxisme et freudisme. Dans leur préface à la traduction russe de *Au-delà du principe de plaisir*, Aleksandr Luria et Lev Vygotski écrivent :

À l'heure actuelle, une nouvelle tendance prend forme en Russie dans le domaine de la psychanalyse. Cette tendance originale cherche à réaliser une synthèse du freudisme et du marxisme à l'aide de la théorie des réflexes conditionnés, en créant un système de « freudisme réflexologique » dans l'esprit du matérialisme dialectique. Cette traduction de Freud dans le langage de Pavlov, cette tentative de déchiffrer de manière objective l'obscur « psychologie des profondeurs » représente un témoignage tangible de l'extraordinaire vitalité de la théorie freudienne et de ses inépuisables possibilités scientifiques ¹².

Ce qu'il faut voir, en effet, est que ces psychologues sont les avocats de Freud, soucieux de retraduire pour donner droit de cité à la psychanalyse : il s'agit bien d'une opération de naturalisation.

11. Voir l'article de Catherine Depretto dans le présent numéro.

12. Voir Luria et Vygotskij, p. 303 du présent volume. Les citations des deux auteurs, dans les pages suivantes, sont tirées de cette même traduction, p. 303-313.

Luria et Vygotski s'attachent à démonter les accusations portées contre Freud, grossièrement accusé « de développer en contrebande une philosophie décadente du Nirvana et de la mort », accusé aussi de déguiser une métaphysique en métapsychologie. De manière curieuse, les deux traducteurs franchissent la limite qui sépare irréductiblement un traducteur de son auteur : ils parlent au nom même de Freud, affirmant que celui-ci aurait « volontiers remplacé la langue imagée de la psychologie par des termes physiologiques et chimiques ». Ils se font donc forts d'exprimer le non-dit de Freud lui-même. Leur argumentation apologétique prend appui sur les termes eux-mêmes :

Si un certain malentendu reste possible, c'est uniquement parce que les termes employés par l'auteur restent ambigus lorsqu'ils sont appliqués à des notions biologiques ou chimiques. À première vue, l'instinct ou pulsion de mort, attribué à toute la matière organique, peut en effet apparaître comme un rejeton de la philosophie pessimiste. Mais ceci est dû au fait que, jusqu'à présent, la psychologie avait l'habitude d'emprunter à la biologie ses notions fondamentales, ses principes explicatifs et ses hypothèses, appliquant au monde psychique ce qui avait été établi sur un matériel plus simple, organique. Or maintenant, pour la première fois, c'est la biologie qui est débitrice de la psychologie et la pensée scientifique suit un cours inverse, partant de l'analyse du psychisme humain pour aboutir aux lois universelles de la vie organique. C'est la biologie qui emprunte ici à la psychologie. Est-il nécessaire, après cela, d'ajouter que des termes tels qu'instinct, pulsion, etc., perdent ici leur caractère premier de forces psychiques pour désigner seulement les tendances générales d'une cellule organique, indépendamment d'une quelconque appréciation philosophique de la vie et de la mort au plan de la raison humaine. Pour Freud, ces pulsions se réduisent entièrement à des processus chimiques et biologiques internes à la cellule, et il s'en sert uniquement pour désigner la direction que prend l'équilibre de l'énergie. [...]

Ainsi, Luria et Vygotski indiquent comment il faut lire et interpréter Freud. Ils vont jusqu'à donner la valeur profonde des termes employés par Freud : là où Freud parle d'« instinct », de « pulsion », il faut, disent-ils, apercevoir non pas des « forces psychiques », mais bien les « tendances générales de la cellule organique ». Finalement, Freud fait figure d'auteur maladroit, dont les mots sont peu précis, et dont les travaux méritent d'être réécrits.

On le voit, la défense de Freud s'accompagne d'une torsion considérable de sa pensée, au point qu'on est en droit de se demander ce qu'il reste authentiquement de Freud après pareil plaidoyer.

Ce dernier se poursuit, précisément, dans le domaine de la biologie générale. L'hypothèse de Freud est déclarée plus prometteuse encore par ses incidences sur la biologie générale, car elle était censée rompre totalement avec toute téléologie dans les domaines du psychisme et de la biologie. Freud, poursuivent ses deux avocats

soviétiques, est prêt à admettre que « les deux sortes de pulsions, mêlées en proportions inégales, agissent dans chaque parcelle de matière vivante, dans chaque cellule ». Et seule l'organisation des organismes unicellulaires en êtres vivants polycellulaires donne la possibilité de « neutraliser la pulsion de mort d'une cellule isolée et [...] de détourner les pulsions de destruction vers le monde extérieur. » Cette pensée débouche sur l'étude de la substance sociale de ces pulsions de mort. L'organisme social « polycellulaire » ouvre des possibilités grandioses et innombrables pour neutraliser ces pulsions de mort et les sublimer, c'est-à-dire les transformer en impulsions créatrices chez l'homme social.

Ainsi, les Russes qui interprètent et défendent Freud poursuivent un objectif précis : construire une biologie générale de la vie psychique. Cette préface, qui se présente comme un approfondissement des thèses de Freud, plaide pour la rupture avec l'approche purement psychologique des principes de la vie psychique et des pulsions et pour la mise en œuvre d'une approche biologique.

Il est intéressant de voir comment Luria et Vygotski tentent de concilier le « conservatisme » de la cellule et l'évolution des sociétés humaines :

Cependant, si la tendance biologique, conservatrice, qui vise à sauvegarder l'équilibre inorganique, subsiste dans les couches profondes de la vie psychique, comment expliquer que l'humanité ait pu évoluer des formes inférieures jusqu'aux formes supérieures ? Où chercher la racine du puissant processus historique ? La réponse de Freud est intéressante au plus haut point et profondément matérialiste : si les tendances conservatrices de l'ancienne biologie, auxquelles nous identifions en fin de compte même l'éros, subsistent encore dans les profondeurs du psychisme humain, les seules forces capables de nous faire sortir de cet état de conservatisme biologique, de nous obliger à progresser, à agir, ce sont les forces extérieures ; nous dirons, les conditions extérieures de l'environnement matériel où vit l'individu. Ce sont elles précisément qui sont à l'origine du progrès, elles qui forment la véritable personnalité en l'obligeant à s'adapter à l'environnement et à élaborer de nouvelles formes de vie psychique, enfin, ce sont elles encore qui refoulent dans les profondeurs et transforment les restes de la biologie conservatrice. En ce sens, la psychologie de Freud est, par son orientation, totalement sociologique, et c'est aux autres psychologues matérialistes, qui se trouvent dans des conditions meilleures que Freud, qu'il appartient de découvrir et de développer jusqu'au bout les bases matérialistes de son enseignement.

On voit dans ce texte comment les auteurs poussent Freud vers le marxisme. Seules les « forces extérieures », que les auteurs interprètent immédiatement comme étant « les conditions matérielles où vit l'individu » obligent l'homme à s'adapter à son environnement. Déclarée totalement « sociologique », la psychologie de Freud a

simplement besoin d'être approfondie par les psychologues matérialistes.

Certes, présenter Freud en philosophe matérialiste champion de l'explication sociologique est une gageure. La réponse des deux Russes est là encore remarquable : chez Freud, tout n'est pas d'égale valeur. Les Russes réclament le droit d'inventaire. Il convient de retenir les éléments importants de l'héritage et de rejeter les autres. À ce titre, Freud est pour eux une étape, une station sur le cheminement vers la saisie moniste, holiste, de l'homme :

Ce livre est un pas en avant, et non en arrière, sur la voie de l'élaboration d'un système moniste total, et tout dialecticien qui aura pris connaissance de ce livre saisira les immenses possibilités qui en découlent pour une compréhension moniste du monde.

L'apport de Freud est réduit à un certain nombre d'esquisses partielles qui, finalement, ne justifient pas une analyse approfondie. L'essentiel, en effet, est ailleurs :

Il n'est pas du tout nécessaire d'adhérer aux multiples affirmations de Freud ni de partager toutes ses hypothèses, l'important est de percevoir l'orientation générale qui se cache derrière ces constructions partielles (qui sont peut-être de valeur inégale) et de savoir l'utiliser afin de donner une explication matérialiste du monde. Une chose est incontestablement acquise : le psychisme a ici définitivement perdu sa spécificité mystique, on y a découvert les mêmes lois biologiques qui règnent dans l'univers entier, il ne trône plus en tant que représentant d'une quelconque réalité « supérieure ».

Dans cette perspective, Freud est d'abord l'homme qui a définitivement arrimé la sphère du psychisme à la matière. Là est son mérite principal. Or il est intéressant d'observer que cette « matérialisation » de l'approche du psychisme se résout finalement en un problème de terminologie. Il s'agit de remplacer des mots par d'autres mots, de substituer à une terminologie dépassée un appareil lexical nouveau :

Nous pourrions réparer beaucoup de nos erreurs quand nous aurons remplacé les termes psychologiques par des termes physiologiques et chimiques.

Il est donc essentiel de voir que Vygotski et Luria ne se placent pas dans une position de rejet, ni même de rupture avec ce que les Soviétiques appellent désormais la « science bourgeoise ». Leur attitude est caractérisée au contraire par l'absorption et la réutilisation des éléments utiles. Comment la définir plus précisément ?

Elle n'est pas conciliatrice, parce que ni Luria ni Vygotski ne cherchent à dégager une quelconque synthèse qui dépasserait les deux attitudes scientifiques en présence. Les deux auteurs affirment en réalité la continuité non contradictoire qui relie la « science bourgeoise » à la « science matérialiste » :

La science bourgeoise met le matérialisme au monde ; cet accouchement peut être long et difficile, mais nous devons trouver l'endroit où, dans ses profondeurs, mûrit le matérialisme, nous le devons, afin de protéger et d'utiliser ces jeunes pousses.

Autrement dit, la science bourgeoise est grosse du matérialisme. Il suffit d'explorer ses entrailles pour y découvrir les « jeunes pousses » qui croissent dans son sein. Ce que l'on aperçoit dans cette attitude est ce que l'on pourrait appeler l'attitude utilisatrice : il faut mettre à profit les apports du monde bourgeois, à la condition de faire le tri et, conséquence inévitable, de renommer les concepts fondamentaux.

Dans plusieurs travaux, A.R. Luria développe cette attitude conciliatrice, intégrationniste, envers la psychanalyse. En 1925, il publie dans le recueil *Psychologie et marxisme* [*Psikhologija i marksizm*] dirigé par K.N. Kornilov l'article « La psychanalyse comme système de psychologie moniste »¹³, où il développe l'idée que la psychanalyse ne fait en réalité aucune concession à l'idéalisme et s'inscrit dans une conception matérialiste du psychisme. Volochinov critique cet article dans le dernier chapitre de son essai *Le Freudisme*, soulignant que cette tentative se fonde sur « de grossières ressemblances extérieures entre certains aspects particuliers de la théorie freudienne et du marxisme ». En quelques années, Luria change, c'est-à-dire adapte son attitude. Un fait significatif : le manuscrit de son livre intitulé *Les Principes de la psychanalyse et le matérialisme contemporain*¹⁴ reste non publié. En 1932, Luria est informé par Vygotski qu'il doit se montrer prudent, à la suite de l'offensive déclenchée par A. Talankine. Ce dernier a créé un mot nouveau, très inquiétant, afin de discréditer l'adversaire, le dénoncer et le réduire : ce terme est, en russe : « menchevist-vouïouchtchi ». Formé sur le mot « menchevist » [« mencheviste », « partisan des mencheviks », opposé aux « bolcheviks »] à l'aide du suffixe participial à valeur péjorative *-ouïouchtchi* [*isant*], le mot peut se traduire par « menchevistisant » et dénonce un phénomène qui présenterait de coupables affinités avec l'odieux menchévisme. Ce néologisme est en fait un stigmat politique, un signal dépourvu d'ambiguïté. Il apparaît dans le titre même de l'article de

13. A.R. Luria, « Psixoanaliz kak sistema monističeskoj psixologii », in *Psixologija i marksizm*, Leningrad, Gosizdat, 1925, p. 47-80 ; trad. anglaise : « Psychoanalysis as a System of Monistic Psychology », in *The Selected Writings of A.R. Luria*, Michael Cole dir., White Plains, New York, M. Sharpe, 1978, p. 3-41.

14. *Principy psixoanaliza i sovremennyj materializm* ; signalé par M. Miller, *Freud au pays des soviets*, op. cit., p. 276.

Talankine : « Contre l'idéalisme menchevistosant en psychologie »¹⁵. L'attaque était lourde de menaces. Les années suivantes virent en effet le ralliement de Luria à l'orthodoxie pavlovienne.

Zalkind ou l'enjeu de la nomination

Psychothérapeute, médecin, membre du parti, A.B. Zalkind (1888-1936) opère un changement important dans l'histoire de la réception et de l'assimilation-rejet de la psychanalyse en Russie. Il est remarquable que ce changement se soit traduit par un indice lexical, en l'occurrence la création d'un néologisme : le « freudisme » [freïdizm]. Créer un mot nouveau n'est jamais neutre. Le premier dictionnaire qui fixe le mot *psikhoanaliz*, emprunté à l'allemand *Psychoanalyse*, est le *Slovar inostrannykh slov* [Dictionnaire des mots étrangers] de 1937 : les dictionnaires sont toujours en retard. Le « freudisme » [freïdizm] désigne une catégorie noétique nouvelle. Qui plus est, le mot n'apparaît pas noyé dans la masse du texte ; il est au contraire placé en pleine lumière, dans le titre même de l'article de 1924 : « Freudisme et marxisme ». L'ordre même des mots est signifiant : le terme second (« marxisme ») est le seul qui soit validé : il s'agit bien du « freudisme » face au marxisme, du « freudisme » comparé au marxisme et même « comparaisant » devant le marxisme, le « freudisme » jugé par le marxisme. Cette fois, la psychanalyse n'est plus assimilée, comme chez Luria et Vygotski, sur le mode de l'absorption, de la digestion, c'est-à-dire de la non-distinction de principe, mais distinguée au contraire du marxisme et donc instituée en catégorie autonome. Ce bougé essentiel dans l'appréhension scientifique et idéologique de la psychanalyse revêt dès lors inévitablement une expression lexicale. Le terme « freudisme » remplacera désormais très souvent en URSS celui de « psychanalyse ». Il fait entrer la théorie freudienne dans le champ des concepts philosophiques et politiques en *-isme* et contribue indiscutablement à la politisation de la notion.

Pour Zalkind, « l'âme est le reflet biologique de l'existence humaine ». La réflexologie de Pavlov et la psychanalyse de Freud sont « les deux études biologiques nouvelles qui font exploser, au sens littéral du terme, les vieilles notions relatives aux fonctions mentales ».

15. A. Talankin, « Protiv menševistvuščego idealizma v psixologii », in *Psixologija*, 1-2, 1932, p. 38-62 ; cité par M. Miller, *op. cit.*, n. 23, p. 284.

Enjeux des termes « freudisme » [freïdizm] et « psychanalyse »

Dans sa préface à *Freud au pays des soviets*, Martin Miller donne la précision suivante :

Concernant l'emploi des termes « freudien » et « psychanalytique », je me suis conformé à l'usage qu'en faisaient mes sources, afin que rien ne soit perdu des confusions, distinctions et distorsions propres au discours soviétique sur le sujet. Ainsi, durant la période pré-révolutionnaire, les deux mots sont souvent utilisés comme synonymes, en dépit du fait que les Russes de l'époque de Freud ont été également influencés par Adler, Jung etc. (Voir M. Miller, *op. cit.*, p. 11-12)

Or c'est à l'époque soviétique que le terme « freudien » se charge d'accrétions idéologiques :

Au cours de l'ère soviétique, défenseurs et critiques de la psychanalyse qualifient de « freudien » quiconque entretient des liens avec la psychanalyse.

Le terme permet non seulement de désigner, mais d'isoler :

Dans les débats idéologiques des années 1920, l'expression « freudiens soviétiques » s'applique aux représentants de l'ensemble du mouvement, quelle que soit leur orientation spécifique. (*Ibid.*, p. 11-12)

L'intérêt de la coexistence des deux termes est de créer deux pôles entre lesquels se distribuent et s'organisent de manière mobile les différentes valeurs idéologiques attachées à l'appréciation de la psychanalyse. L'étude fine des collocations des deux termes reste à faire. Elle permettrait sans doute de mettre en évidence les fonctions différentes assumées par l'un et l'autre terme, dans leur relation réciproque. Le couple « freudisme – psychanalyse » a été successivement un couple de type « binaire privatif », dans lequel le terme marqué était « freudisme », porteur de la marque « distinct du marxisme » et où le terme « psychanalyse » était le terme non marqué, riche de toutes les autres acceptions. Mais ce couple a représenté aussi une opposition de type polaire, dans laquelle les deux termes ne marquent que les bornes extrêmes d'un continuum. Enfin, à partir des années 1970, les deux termes entretiennent curieusement entre eux une relation dite de « distribution complémentaire », chaque terme possédant son aire sémantique et connotative propre, sans recouvrement de l'une par l'autre. La psychanalyse désigne alors un champ du savoir et de la pratique. Le freudisme une catégorie théorique et idéologique. Martin Miller observe à ce sujet :

Beaucoup plus tard, la *Grande encyclopédie soviétique* (1978) opérera une distinction entre la psychanalyse, étude des phénomènes inconscients, et le freudisme, théorie qui élève « la doctrine psychanalytique au rang des principes philosophiques et anthropologiques ». Ailleurs, le terme de « psychanalyse » désigne la pratique clinique de la psychothérapie, tandis que celui de

« freudisme » recouvre les théories de Freud sur des sujets aussi divers que les instincts de l'individu et les conflits de la société ¹⁶.

Au cours de la conférence sur Pavlov (1950) qui se déroule en pleine guerre froide, Freud et la psychanalyse, associés au capitalisme et à l'impérialisme américains, sont l'objet d'une attaque en règle de la part de l'académicien K. Bykov dont l'intervention vise une reprise en main idéologique. Après avoir affirmé que Pavlov lui-même s'était plus d'une fois déclaré adversaire du freudisme, et avait soumis les conceptions de Freud « à de vives critiques », il dément qu'« à un moment quelconque chez nous, en Union soviétique, des tentatives aient été faites pour combiner le freudisme avec la théorie des réflexes conditionnés », créée par I. Pavlov, afin de construire un système unique de « freudisme réflexologique ¹⁷. »

Il faut s'arrêter un instant sur ce surprenant oxymoron : que peut bien signifier l'expression « freudisme réflexologique » ? Voilà encore l'une de ces importantes « bornes milliaires » lexicales qui jalonnent l'histoire de l'assimilation/rejet de la psychanalyse en Russie. Ce terme inventé par Luria et Vygotski pour « faire passer » la métapsychologie, exprimait une attitude conciliatrice mais n'a jamais recouvert la réalité d'une école ou d'un courant idéologique. Il est repris un quart de siècle plus tard pour dénoncer des « dissidents » comme A.S. Chistovitch, qui fut contraint de présenter des excuses lors de la conférence pour avoir cherché « à exprimer un intérêt constructif pour la théorie psychanalytique ¹⁸ ».

Le professeur académicien Andreï Snejnevski apportait en 1959 la touche ultime à la stigmatisation du freudisme, en écrivant :

La conception de Freud est un signe funeste de notre époque, qui est la phase de l'agonie du développement de la société capitaliste ; le freudisme, c'est l'apocalypse de l'impérialisme ¹⁹.

On rappellera que ce professeur à l'Institut Serbski de Moscou, si zélé pour dénoncer l'impérialisme bourgeois, apporta une contribution tristement célèbre au lexique de la psychiatrie en proposant, puis imposant le terme « vialotekouchtchaja chizofreniïa » : la « schizophrénie rampante » ou « schizophrénie torpide » (en

16. Voir M. Miller, *op. cit.*, p. 11-12.

17. *Session scientifique consacrée aux problèmes de la théorie physiologique de I. Pavlov, 28 juin-4 juillet 1950*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1951 (en français), p. 69.

18. M. Miller, *Freud au pays des soviets, op. cit.*, p. 287.

19. A. Snežnevskij, Préface à l'édition russe de G. Wells, l'ouvrage de Harry K. Wells, *Pavlov and Freud : toward a scientific psychology and psychiatry*, 2 vol., New York, International Publishers, 1956 [Pavlov et Freud, Moscou, 1959, p. 18].

anglais : « sluggish schizophrenia »), néologisme qui introduisait une catégorie nouvelle dans la nosographie soviétique de la pathologie mentale et qui, par l'adjonction d'un seul adjectif, allait sceller le destin tragique d'innombrables internés.

Il est intéressant de constater, enfin, la fortune nouvelle que connaît alors le terme « nervisme » [nervizm], derrière lequel se rassemble l'opposition à la psychanalyse. Le terme avait pour lui deux immenses avantages : il était irréprochablement « russe » et « non bourgeois », parce qu'il avait été créé par Pavlov en 1884. La théorie neuronique du nervisme soutenait que :

le système nerveux et sa partie supérieure – le cerveau – participent à la plupart des maladies et des processus de guérison. Cette théorie, réactualisée par Pavlov, recevra plus tard le nom de théorie cortico-cérébrale et sera célébrée comme « un des plus grandioses patrimoines de notre science nationale ²⁰ ». Elle permettra de partir en guerre contre la notion de médecine psychosomatique, dont la formulation réintroduit le spectre maudit du dualisme, et qui « a des racines dans les conceptions mystiques qui reflètent la déchéance de la société bourgeoise glissant vers le fascisme ²¹. » Le nervisme supposera une thérapeutique pathogénique des névroses, mise au point à Leningrad par l'Institut Bekhterev, conforme à la nécessité d'agir sur l'évolution de ces maladies par l'intermédiaire du système nerveux central ²².

Le « nervisme » désigne dès lors le pôle positif de l'hostilité à Freud. Ce terme permet à la psychologie soviétique, dans les années 1930 et au-delà, de s'affirmer face à la psychanalyse occidentale.

L'« accommodation » d'Eisenstein

Le modèle freudien

Dans l'histoire de la réception de la psychanalyse en Russie, Sergueï Eisenstein (1898-1948) est un témoin privilégié. Très intéressé par la psychologie, Eisenstein a tenté une accommodation russe des apports occidentaux. Or ce travail d'appropriation de la psychologie occidentale (allemande et suisse pour l'essentiel), passe chez Eisenstein par un changement de terminologie : il infléchit la pensée des psychologues en substituant à leurs concepts fondamentaux la terminologie de Pavlov. Ainsi, « âme », « esprit », « volonté » se traduisent sous sa plume : « réflexe conditionné », « réflexe inconditionné », « inhibition ». Cette retraduction est un fait intéressant d'acculturation au moyen de concepts « naturalisés »

20. *Session scientifique consacrée aux problèmes de la théorie physiologique de Pavlov, op. cit.*, p. 52.

21. *Ibid.*, p. 73.

22. H. Menegaldo, « Le nationalisme dans la médecine soviétique » in *La question russe*, Michel Niqueux dir., Paris, Éditions Universitaires, 1992, p. 103-104.

dans une autre langue grâce à un habillage terminologique : « naturalisés », c'est-à-dire inévitablement modifiés dans leurs valeurs sémantiques.

Quand il rencontre Stefan Zweig à Moscou avant la guerre, Eisenstein l'interroge sur Freud. Il connaît la psychanalyse depuis 1918 et a lu *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, *L'Interprétation des rêves*, *Moïse et le monothéisme*, *le Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*. Dressant, en 1946, un parallèle saisissant entre Freud et Meyerhold, personnalités dominatrices, il fait de ces deux hommes des chefs de sectes. Faut-il voir dans ce ton distancié des *Mémoires* de la simple prudence (il se trouvait dans l'enceinte du Kremlin) ? Ou bien, de manière plus complexe, doit-on reconnaître ici sa fidélité à l'habituelle méthode de « montage » de fragments qui se répondent et se complètent à l'intérieur de ce « livre sphérique » que devaient être les *Mémoires* ? Dans sa préface à la traduction française, Bernard Eisenschitz remarque finement qu'il y a dans ce texte beaucoup de dissimulé, de latent :

La dénégation fréquemment répétée de la psychanalyse s'accompagne d'une assimilation de ses procédés et d'une imagerie qui l'appelle irrésistiblement : figures qui surgissent comme, brutalement, Meyerhold aux dernières lignes de la *Dame aux gants noirs* ²³.

Pourtant, son ton détaché masque mal la profonde imprégnation qu'il reçut de la psychanalyse, son intérêt toujours intact, en 1946, pour son père fondateur. Il est important de souligner que ce qui nous est dit ici de Freud est du discours rapporté : le véritable énonciateur est Stefan Zweig, avidement questionné par Eisenstein sur « le grand Viennois ²⁴. » Certes, Eisenstein, qui était un artiste aux curiosités et aux talents multiples, qui « s'identifiait volontiers », comme le note Bernard Eisenschitz ²⁵, à Léonard de Vinci, n'approfondit pas vraiment sa réflexion sur la psychanalyse en elle-même, qui était sans doute pour lui un trop large thème, ni n'aborde pour des raisons évidentes les grandes interrogations qu'elle pose. Il est plus juste de dire qu'Eisenstein fut séduit par la psychanalyse, parce que celle-ci lui permettait de vérifier sa théorie de l'œuvre d'art, conçue comme l'équilibre de deux forces contraires ²⁶.

23. Bernard Eisenschitz, préface aux *Mémoires* de S. Eisenstein, Paris, Julliard, 1989, p. 20.

24. S.M. Eisenstein, *Mémoires*, trad. du russe par J. Aumont, M. Bikanowski, Cl. Ibrahimoff, Paris, Julliard, 1989, p. 308.

25. B. Eisenschitz, interview [propos recueillis par J.-M. Frodon], *Le Monde*, 30. 04. 1998, p. 29.

26. Voir l'article de O. Bulgakova dans le présent volume.

La langue du cinéma : pensée primitive et japhétologie

La pictographie japonaise initia Eisenstein à une autre « logique », à une autre forme de pensée, comme il le note dans ses *Mémoires* ²⁷. Cet intérêt ne porte cependant pas seulement sur le montage, c'est-à-dire sur la dimension syntagmatique des caractères. Il s'adresse aussi à la dimension paradigmatique. C'est en 1929 qu'Eisenstein découvre le théâtre de Kabuki. L'impression qu'il en retire est telle que l'esthétique japonaise s'imprimera désormais sur la plupart de ses films. Axe syntagmatique (concaténation, montage), axe paradigmatique : le cinéma d'Eisenstein est construit sur une grammaire définie par des règles. Le gros plan y devient signe, remplissant une fonction métonymique, désignant le tout par la partie.

Or il est remarquable que ce modèle linguistique structure la pensée artistique d'Eisenstein non seulement en synchronie, mais aussi en diachronie. En remontant dans le temps, Eisenstein pense pouvoir dégager les éléments fondamentaux de la structuration de l'esprit humain. C'est ainsi qu'il faut comprendre son intérêt pour la pensée primitive et pour l'étymologie. Eisenstein fut émerveillé par les thèses du linguiste académicien Nikolai Iakovlevitch Marr (1864-1934). On sait que celui-ci supposait l'existence, à date ancienne, d'une langue qui aurait été parlée depuis le Caucase et l'Asie mineure jusqu'au pays basque, et qu'il appelait « japhétique ». Soucieux de mettre en valeur le rôle particulier des langues du Caucase, il découvre un peu partout des « croisements de langues ». Ainsi, la perte des déclinaisons latines en français était interprétée par Marr comme l'action souterraine de son « composant japhétique ».

Élaborée bien avant 1917, la théorie japhétique du langage trouve dans la jeune URSS un accueil étonnamment favorable : dès 1922, Marr est autorisé à ouvrir un Institut de japhétologie près l'Académie des sciences ²⁸. C'est alors que Marr, confiné jusque-là dans les études comparatives où il occupait la place inconfortable et ambiguë du « dissident » des études indo-européennes, bâtit une théorie ambitieuse, qu'il appelle la « Nouvelle théorie du langage » [Novoïe outchénié o iazyké]. L'astuce de Marr fut d'avoir déve-

27. S.M. Eisenstein, *Mémoires*, op. cit., p. 171.

28. Voir R. L'Hermitte, *Science et perversion idéologique. Marr, marrisme, marristes. Une page de l'histoire de la linguistique soviétique*, Paris, Institut d'études slaves, 1987, p. 13 ; et V.M. Alpatov, *Istorija lingvističeskix učenij* [Histoire des doctrines linguistiques], Moscou, Jazyki russkoj kul'tury, 1998, p. 113-115.

loppé après (et non avant) la Révolution bolchevique, l'idée selon laquelle la source des changements linguistiques est à chercher dans les modifications de la vie économique et sociale. Parti à la recherche des origines du langage, il formule dans sa préface au recueil *Les Étapes de l'évolution de la théorie japhétique* (1926) sa fameuse théorie des quatre éléments : *sal, ber, yon, roch* (roš), qu'il s'efforcera dès lors de retrouver dans la plupart des langues. La japhétologie apparut alors comme un *analogon* du freudisme, permettant comme lui de descendre dans le lointain passé de l'humanité. On peut voir de même dans le concept original eisensteinien de « pensée prélogique » un analogon de l'inconscient freudien.

La référence à Marr n'apparaît plus dans les *Mémoires* écrits en 1946. Les fortes réserves exprimées par les linguistes occidentaux (Antoine Meillet, Joseph Vendryes, Marcel Cohen) à l'encontre des thèses de Marr y étaient peut-être pour quelque chose. Le silence d'Eisenstein sur Marr (mort en 1934) après la guerre, annonce peut-être la défaite des marristes, qui sera consommée le 9 mai 1950 par l'intervention de Staline dans la *Pravda*.

II. DE LA CONSTRUCTION À LA DÉCONSTRUCTION

1. Vers la construction d'une psychologie soviétique

Les critiques

Le « Ça » de Lénine

Lénine, méfiant à l'égard de la libido, et partisan d'inculquer la conscience de l'extérieur, s'élève contre l'engouement pour Freud. Dans ses entretiens avec Clara Zetkin qui se déroulèrent à l'automne 1920 à Moscou, il affirme :

Je me méfie de ceux qui ont les yeux constamment fixés sur la seule question sexuelle, comme Bouddha sur son nombril [...]. Dans le parti, au sein du prolétariat en lutte, conscient de son appartenance de classe, il n'y a pas de place pour ça ²⁹.

L'utilitarisme obsessionnel de Lénine est incompatible avec tout principe de plaisir et lui fait craindre les débordements de cette « magistrale libido » qui échappe au contrôle du Parti. Répondant à ces inquiétudes, Zalkind propose de mettre l'« approche économique » de Freud au service de la construction économique du pays :

29. Clara Zetkin, « Entretiens avec Lénine sur les femmes, l'amour et la révolution », in *Batailles pour les femmes*, Paris, Éditions Sociales, 1980, p. 181.

La société soviétique [...] a libéré les [...] masses laborieuses de leur prison sexuelle en leur donnant les moyens de sublimer [...]. Les émotions sexuelles doivent être orientées vers des voies créatrices. Il faut [...] réorganiser convenablement la sexualité, la réguler, la remettre à sa juste place ³⁰.

Enrégimentée, la sexualité sera pendant soixante-dix ans un mot tabou, remplacé par « ça ». Le docteur Stern, constatant l'absence des « mots pour le dire », raconte que ses patients employaient indifféremment le mot « ça » pour désigner n'importe quel phénomène de la vie sexuelle, lui laissant le soin de décrypter ³¹.

La première édition (1940) de *La Grande Encyclopédie Soviétique* présente ainsi l'entrée « Vie sexuelle » [Polovaïa jizn'] :

Lénine jugeait indispensable d'examiner les problèmes de la vie sexuelle du point de vue des intérêts de la révolution prolétarienne. [...] Pour Lénine, les problèmes de la vie sexuelle étaient l'affaire du collectif tout entier.

Dans la deuxième édition, l'entrée « Vie sexuelle » a disparu : durant quelques années, les Soviétiques auront le sexe des anges et, selon le mot de Marc Popovski, auteur d'un ouvrage sur la vie sexuelle en URSS ³², le secret d'État numéro un sera de savoir d'où viennent les enfants.

Dans la dernière édition de cette encyclopédie (1976), l'article « Vie sexuelle », rédigé par le sociologue « libéral » Igor Kon, contient encore la référence obligée à Lénine et rappelle au lecteur soviétique qu'« en dépit de leur caractère intime, les relations entre les



« Il n'y a pas de sexe en URSS. »
dessin tiré de *Ogoniok*.

-
30. A.B. Zalkind, *Revolucija i molodež'*, Moskva, 1924, p. 84-85, cité dans la préface de B.V. Xersonskij à l'édition russe de *Traumdeutung*, Kiev, Izd. Zdorov'ja, 1991.
31. Dr Mikhaïl Stern, *La vie sexuelle en URSS*, Paris, Albin Michel, 1979, p. 12.
32. Marc Popovsky, *The Superfluous Third*, London, Ed. Overseas Publication Interchange Ltd, 1985.

sexes sont avant tout sociales », ce qui résume sans ambiguïté le point de vue officiel. On y trouve enfin, en revanche, le mot *sexe* sous sa forme *seks*, mot qui était resté interdit par la censure jusqu'à la deuxième moitié des années 1960. Il suffit à cet égard de comparer deux éditions du dictionnaire de l'Académie des sciences. Le grand *Dictionnaire de la langue littéraire russe contemporaine* [*Slovar' sovremennogo rousskogo literatournogo iazyka*, t. 13, 1962 ; la 2^e édition est en cours] en 17 volumes, qui est l'analogue russe du *Grand Robert*, ne mentionne pas le mot *seks* : les entrées passent directement de *sekretsia* [sécrétion] à *seksta* [sixte]. Les seules entrées qui relèvent de cette famille sont *seksoualizm*, *seksoualnost* et *seksoualny*, mots fixés pour la première fois en 1937 dans le *Dictionnaire des mots étrangers* [*Slovar' inostrannykh slov*]. Le contraste est saisissant avec le récent dictionnaire académique en un volume (équivalent du *Petit Robert*) *Grand dictionnaire raisonné de la langue russe* [*Bolchoï tolkovy slovar rousskogo iazyka*] (Moscou, 1998) : le mot *seks* y figure et est défini comme « tout ce qui se rapporte à la manifestation et à la satisfaction de la pulsion sexuelle, des relations sexuelles ; passion sensuelle. »

C'est donc bien une partie seulement du spectre sémantique du mot français *sexe* qui est couverte par le russe *seks*. L'autre partie est désignée par le mot russe *pol*. Le « sexe masculin » est *moujskoï pol* ; le sexe féminin est *jenski pol*. De la même façon, les « organes sexuels » sont dits *polovye organy* ; même chose pour *polovye vletchenia* [pulsions sexuelles], *polovye otnochénia* [rapports sexuels]. Quant à la productivité du mot *seks* en tant que formant lexical, elle apparaît dans les nombreux mots apparentés qui reflètent tous une origine anglo-américaine, comme en témoignent les substantifs *seksapil* et *seksapilka*, qui désignent respectivement un homme et une femme dotés de sex-appeal, et surtout le préfixe *seks* – qui forme une quantité de composés (*seks-biznes*, *seks-bomba*, *seksfil'm*, etc).

Il est intéressant de noter que la *Grande encyclopédie soviétique* (1976) assigne une origine française au mot « seks » :

Mot d'origine française, employé dans la langue russe contemporaine dans le même sens que sexualité.

Tout porte à penser au contraire que l'origine n'est pas française, au moins l'origine immédiate ; on doit soupçonner une influence directe de l'anglo-américain. En français contemporain, le mot *sexe* n'a acquis que relativement récemment les valeurs attachées à la sexualité et à la vie sexuelle, et très probablement, justement, sous l'influence de l'anglo-américain. En français classique,

le « sexe » désigne l'ensemble des femmes. Le premier *Dictionnaire de l'Académie française* (1694) définit le *sexe* comme « Ce qui fait la différence du masle & de la femelle parmi les animaux » et : « Quand on dit, *Le beau sexe*, ou absolument, *Le sexe*, on entend toujours parler des femmes. *Il faut avoir considération pour le sexe. Le sexe est fragile. la foiblesse, l'inconstance du sexe.* » En assignant une origine française au mot russe *seks*, la *Grande encyclopédie soviétique* se trompe, et répète paresseusement un vieux cliché de la typologie des nations qui veut que la France soit le pays de la liberté des mœurs.

La psychanalyse dans la Russie hors frontières

Les penseurs religieux de l'émigration, dont beaucoup sont des transfuges du marxisme, ne sont guère plus réceptifs à la psychanalyse qu'en Russie soviétique, Volochinov ou Iourinets, l'idéologue du parti, dans son texte de 1924, *Freudisme et marxisme*. Nicolas Berdiaev reconnaît l'originalité de la pensée de Freud et lui accorde le mérite d'avoir admis l'importance de la sexualité, mais affirme n'avoir pas détecté le complexe d'Œdipe en lui-même. La lecture du recueil *l'Éros russe*, qui présente en 1991 aux lecteurs russes les textes des principaux penseurs religieux jusque-là interdits, permet de comprendre, par exemple, que l'« Éros transfiguré » de Vycheslavtsev ne recouvre pas exactement la sublimation freudienne. « La philosophie chrétienne du mariage » de Serge Troïtski y voisine avec le « Sens de l'amour » de Vladimir Soloviev³³.

Mais l'adversaire le plus virulent de Freud est sans conteste Vladimir Nabokov, qui renvoie la doctrine freudienne à l'obscurantisme moyenâgeux et crée le néologisme « frejdovchtchina » [freuderie], formé à l'aide du suffixe dépréciatif – *chtchina* pour mieux dénoncer « la course maniaque à la symbolique sexuelle ».

La constitution d'une doctrine

La théorie du reflet

C'est dans *Matérialisme et Empiriocriticisme* que Lénine fournit sa contribution théorique à l'anthropologie soviétique en voie de constitution. Le postulat de base est le monisme matérialiste : « La suppression matérialiste du dualisme de l'esprit et du corps se fonde sur le fait que l'esprit n'existe pas en dehors du corps, qu'il n'est

33. Anatolij Žurakovskij, philosophe devenu prêtre, fusillé en 1937, reconnaît dans un texte de 1917 l'apport de Freud à une meilleure connaissance des multiples aspects de l'amour.

qu'un produit, une fonction du cerveau. » La conscience est un état interne de la matière, ce qui abolit toute distinction entre pensée et conscience. La théorie du reflet postule que la conscience reflète objectivement la réalité conçue comme existant en soi, en dehors du sujet connaissant. Cette réalité est donnée dans la sensation, ce qui revient à affirmer l'équation totale entre la perception et la réalité, et à nier tout travail d'élaboration psychique, tout ce qui peut ternir le « miroir de la conscience. »

Il est intéressant de signaler en quoi cette théorie renvoie et en même temps s'oppose à la pensée sensualiste classique, héritée de John Locke et reformulée par Étienne Bonnot de Condillac. Pour les sensualistes des Lumières, les idées ne sont plus (ou plus seulement) innées comme chez Descartes : elles sont des « sensations transformées ». « Le jugement, la réflexion, les désirs, les passions, etc., ne sont que la sensation même qui se transforme différemment ³⁴. » Or c'est cette opération de transformation qui n'est pas ici mentionnée. Ainsi, bien avant le marxisme-léninisme, la théorie du reflet, conçue dans une optique sensualiste, se rencontre dans la Russie des Lumières sous la plume des premiers penseurs russes. Nikolaï Karamzine [1766-1826], répliquant à Rousseau dans son article « Un mot sur les sciences, les arts et les Lumières », écrit par exemple que l'homme même primitif « rassemble d'innombrables idées ou notions sensibles, qui ne sont rien d'autre que le reflet immédiat des objets [neposredstvennoïe otrajéniié predmetov] et qui circulent dans son âme d'abord sans aucun ordre ³⁵. »

La recherche soviétique sur les processus mentaux sera donc « entièrement occupée par l'étude du cerveau en tant qu'écran qui réagit ³⁶ » et des savants éminents, comme Alexeï Léontiev (1903-1979), contribueront à l'élaboration de la théorie du reflet. Ce dernier, prix Lénine en 1963 pour *Les problèmes du développement du psychisme*, expose dans le deuxième chapitre de son dernier livre théorique, *Activité, conscience, personnalité* ³⁷ « ce concept fondamental [...] qui a marqué le début du développement de la philoso-

34. Condillac, « Traité des sensations », in *Œuvres de Condillac*, t. 1, Paris, Presses universitaires de France, 1947, p. 222.

35. N. Karamzin, « Nečto o naukax, iskusstvax i prosveščenii », in N.M. Karamzin, *Sočinenija v dvux tomax*, t. 2, Leningrad, 1984, p. 46.

36. Intervention de P.K. Anoxin à la conférence de 1958 consacrée aux « Problèmes de la lutte contre le freudisme moderne » (voir *infra*, « L'inconscient soviétique ».)

37. Aleksej Leont'ev, *Dejatel'nost'. Soznanie. Ličnost'*, Moskva, Politizdat, 1975. La traduction française dont sont tirées les citations est publiée aux Éditions du Progrès, Moscou, en 1984.

phie sur une base théorique nouvelle, le marxisme-léninisme ³⁸ ». Il existe divers degrés et formes du reflet, c'est-à-dire de modifications des corps « reflétants » suscités par les actions qui s'exercent sur eux. « Ce sont les degrés d'un rapport unique qui se manifeste sous des formes qualitativement différentes aussi bien dans la nature inanimée que dans le monde des animaux et finalement chez l'homme ³⁹. »

Suit une référence à Lénine qui considérait le reflet comme une propriété qui se trouve déjà « dans les fondements de l'édifice même de la matière. » Cette propriété, « au niveau de la matière hautement organisée, prend la forme de la sensation, de la perception, et chez l'homme la forme également de la pensée théorique, du concept ⁴⁰ ».

Cette « conception historique » est censée permettre de définir la psychologie comme « science concrète de l'apparition et du développement du reflet de la réalité par l'homme, qui s'effectue au cours de son activité et qui, en la médiatisant, y joue un rôle réel » et de préciser ses tâches : réorganiser tout son appareil conceptuel pour introduire la théorie du reflet qui devra être envisagée « dans sa liaison interne avec les autres catégories marxistes de base ⁴¹ ».

Le dictionnaire *Psychologie* ⁴², publié en 1990, présentera encore le « reflet » en des termes identiques.

La conscience

L'approche « moniste » et matérialiste de la conscience pose la distinction de huit « niveaux » embrassant la totalité du réel, depuis la molécule à la société, en passant par le monde végétal, les animaux et l'homme. Chaque niveau supérieur contient tous les niveaux inférieurs : il s'agit d'une structure hiérarchique inclusive,

38. *Op. cit.*, p. 53.

39. *Op. cit.*, p. 54.

40. *Ibid.*

41. A. Leont'ev, *Dejatel'nost'. Soznanie. Ličnost', op. cit.*, p. 58 et 80. Voir aussi : A.N. Leont'ev, « Ponjatje otrazenija i ego značenie dlja psixologii [Le concept de reflet et sa signification pour la psychologie] » in *XVIII Meždunarodnyj psixologičeskij kongress. 4-11 avgusta 1966 goda*, Moskva, 1966, p. 8-20.

42. *Psixologija, Slovar'*, izd. 2-oe, isprav. i dopol. [2^e éd., corrigée et augmentée], sous la réd. de A. Petrovskij et M. Jaroševskij, Moskva, Éditions des publications politiques, 1990. [Le choix de la maison d'édition est significatif – H.M., J.B.]. On y lit : « la théorie dialectico-matérialiste du reflet s'appelle théorie léniniste du reflet. Elle s'oppose aux différentes vues subjectivo- et objectifo-idéalistes concernant la conscience et sert de base méthodologique aux études scientifiques de la réalité psychique. » (p. 259).

du type des poupées russes. Les deux niveaux inférieurs rassemblent la « substance physique » (niveau 1) et la « substance chimique » (niveau 2). Cette dernière présente une organisation moléculaire ; son activité est la « réaction chimique ». Ces deux niveaux ne présentent pas de « finalité » [tséléobrazovanié], quoique celle-ci puisse être commandée par l'homme. Au niveau 3, on trouve les plantes, dont le « système réfléchissant » est l'« organisation de la matière vivante » et, par rapport aux deux niveaux inférieurs, présentent la qualité d'« irritabilité ». La forme de réflexion des plantes est physiologique ; elles réagissent par « tropismes » et leur finalité est conditionnée par les gènes, qui assurent la survie de l'espèce. Le quatrième niveau est celui des invertébrés : ceux-ci présentent, par rapport aux plantes, la qualité du « nervisme ». Leur système réfléchissant est justement un système nerveux ; ils se régissent par la « conduite instinctive ». Le niveau supérieur (5^e) est celui des vertébrés, qui accèdent à la « subjectivité ». Leur « système réfléchissant » est le cortex. Dotés du « psychisme », les vertébrés présentent une conduite non plus seulement instinctive, mais aussi « apprise ». L'homme apparaît au niveau 6. Son « système réfléchissant » est la « personnalité ». La forme de ce reflet est la « conscience individuelle » ; son activité est l'« activité individuelle » « planifiée par l'individu ».

L'homme-individu, toutefois, n'est pas au sommet de la hiérarchie. Au-dessus de lui se trouve le niveau 7, celui de la collectivité compacte ou « groupe », caractérisé par la « conscience de groupe » ; son « système réfléchissant » est la « communication au sein du groupe » ; ce niveau se manifeste par l'« activité de groupe » planifiée par le groupe lui-même. Enfin, dominant toute la hiérarchie de la matière, se trouve la « société », caractérisée par la « conscience sociale », dont le système réfléchissant est la « communication inter-groupes », et l'activité la « pratique sociale ».

Ajoutons que chaque niveau possède ce que le russe désigne par « tséléobrazovanié ». Ce terme central dans cette hiérarchie ne figure curieusement pas dans les dictionnaires. Formé des mots « tsel' » [but, finalité] et « obrazovanié » [formation], il désigne quelque chose qui n'est pas simplement la « finalité », mais la « finalisation » ou « formation du but », la « formation de la finalité » ou encore l'« orientation ». Il faut entendre par là les mécanismes qui régulent le comportement et permettent de modifier celui-ci. Ainsi, la substance physique, pas plus que la substance chimique, ne présentent en elle-mêmes de « finalisation », quoique l'homme puisse leur en donner une en agissant sur la molécule. À

partir du règne végétal, les gènes gouvernent cette finalisation. À partir du niveau des vertébrés, au rôle des gènes s'ajoute celui de l'éducation : la finalisation peut être apprise (dressage des animaux, éducation des hommes). Il est remarquable que la rubrique qui domine toutes les autres, dans cette colonne, spécifie que cette assignation de la finalité, au niveau social, est « subordonnée aux buts de la société ». Ainsi, la conscience du groupe est supérieure à la conscience de l'individu, et est dominée (englobée) à son tour par la conscience de la société, niveau suprême de la conscience. L'homme individuel, dans cette échelle des « niveaux des produits de la matière », n'occupe qu'un rang finalement assez modeste, intermédiaire entre la molécule et la société. On monte d'un niveau à l'autre, sans que soit signalée de difficulté particulière, selon un ordre de complexité croissante.

La conscience est à la fois produit, fonction et propriété de la matière. L'organe de la conscience, le cerveau, est matière, mais, cependant, la conscience ne doit pas être considérée comme matière, à la différence de ce qu'affirment les matérialistes vulgaires. Cette « immatérialité de la matière », affirmée par Lénine, a fait couler beaucoup d'encre au pays du « diamat » (acronyme soviétique formé à l'aide des premières syllabes des mots russes *matérialisme dialectique*).

Un tel système n'admet pas l'inconscient ni le symbolique. Il est régulièrement reproché à Freud de « nier la raison » et d'envisager l'homme comme un être non pas social, mais biologique, dont toute la vie serait gouvernée par les instincts innés et les pulsions inconscientes.

Science nationale contre science bourgeoise

Avec la disparition de Lénine en 1924 et la fin de la NEP, les attaques contre la psychanalyse s'intensifient : l'enjeu est la prise du pouvoir. Le Home d'enfants de Véra Schmidt est fermé en 1924 alors que Zinoviev et Kamenev inventent le trotskisme pour l'opposer au léninisme. L'année 1927 est la date-charnière qui voit à la fois la fin de l'opposition de gauche, la publication du *Freudisme* de Volochinov (un proche de Bakhtine qui critique le freudisme d'un point de vue marxiste) et l'abandon de l'internationalisme prolétarien au profit d'un retour au nationalisme rebaptisé « soviétique ». Freud est assimilé à Trotski, le freudisme tout entier devient suspect de trotskisme et de cosmopolitisme. Dépendant de l'API/IPA [Association de psychanalyse internationale], organisation effecti-

vement internationale, il est aussi une science « juive », en regard du pavlovisme, science « nationale ».

La confrontation entre freudisme et pavlovisme s'organise alors en un système d'oppositions binaires portant sur l'identité. Celle du freudisme d'abord, pseudo-science bourgeoise soupçonnée d'être une métaphysique déguisée, tandis que le pavlovisme, héritier du nervisme, est une véritable science matérialiste. La cure psychanalytique est une exploration du passé, une rétrospection, alors que l'homme soviétique vit dans l'action tendue vers l'avenir. En ce qui concerne l'identité de l'individu ensuite, le déterminisme psychologique s'oppose au déterminisme social et historique. L'intérêt pour la libido et les pulsions est déclaré « malsain » ; l'inconscient n'existe pas, l'homme nouveau ne connaît que la conscience sociale. L'ego petit-bourgeois doit disparaître au profit de l'identité collective (le « Nous » ou le « Nous autres » chanté par les poètes prolétariens, auxquels Zamiatine a emprunté le titre de son anti-utopie).

Cette contestation est orchestrée par le Docteur Zalkind, un freudien de la première heure qui a senti tourner le vent de l'histoire et affirme désormais que la conception freudienne de l'homme est inopérante pour la construction socialiste. Il déclare ainsi, au Congrès de 1930 sur le comportement humain :

Pour Freud, l'homme est en proie aux forces intérieures, élémentaires. [...] Nous avons besoin d'un homme socialement « ouvert », qui soit facile à collectiviser, à transformer rapidement et en profondeur dans son comportement – un homme qui sache se montrer solide, conscient et indépendant, bien formé politiquement et idéologiquement.

La psychanalyse russe entre alors dans la clandestinité, « в подполье » [dans le souterrain], selon l'expression russe. Un témoignage piquant de cette double appartenance, présentant un avers officiel et un revers clandestin, nous est apporté par B. Khersonski, lorsqu'il évoque Jacob Moïsséevitch Kogan, qui fut l'un des animateurs du groupe psychanalytique d'Odessa et le traducteur, avec le Dr Chaletzky, du livre de Sándor Ferenczi *Transfert et introjection* :

Dans le bureau du docteur, il y avait un tableau « biface », avec, respectivement, à l'avers et au revers, les portraits de Pavlov et de Freud. Pendant la journée, c'était Pavlov qui regardait les collaborateurs de Kogan. Le soir, on tournait la « face freudienne » vers Jacob Kogan et ses amis. Ce tableau exprime symboliquement la « double conscience » de nos chercheurs, le « double langage », selon la terminologie de George Orwell ⁴³.

43. B.G. Xersonskij, préface à *l'Interprétation des rêves*, op. cit., p. 24.

Le retour au nationalisme, qui justifie la condamnation de la psychanalyse, culmine bientôt dans le mythe des « deux sciences » : à la fin des années 1940, la nouvelle identité collective voulue par le régime stalinien sera le « peuple soviétique » uni derrière la science russe et dressé face au monde occidental. Le débat entre freudisme et pavlovisme marque ainsi une étape décisive dans la lutte pour le pouvoir politique et la mise en place d'une société répressive où l'individu n'aura d'autre identité que collective.

2. L'autrement-lu, ou la difficile redécouverte

L'inconscient soviétique : une libération sous condition

En octobre 1958, une conférence se déroule à Moscou sur « Les problèmes de la lutte idéologique contre le freudisme moderne ». La psychanalyse est dénoncée comme une machine de guerre contre le marxisme. Les sociologues et les philosophes marxistes sont invités à la démasquer sans faiblesse sur son propre terrain, c'est-à-dire en Occident⁴⁴. Le freudisme, selon l'un de ses pourfendeurs, Filipp Bassine, est « une méthode scientifique erronée » mise au service d'« objectifs idéologiques réactionnaires »⁴⁵. Bassine est l'élève du Géorgien Dmitri Ouznadzé (1886-1950), psychologue nourri de la pensée de Vladimir Soloviev et d'Henri Bergson. C'est lui qui, à partir d'études expérimentales sur les illusions de la perception, élabore la notion de « oustanovka » (que l'on traduit par « attitude », « set » ou encore « pattern »). L'« attitude » est la réaction particulière de l'individu à une situation ou à un problème. Elle résulte d'influences subies au sein de la famille ou à l'école. Elle n'est pas perçue par le sujet, mais l'accompagne toute sa vie. Ainsi compris, « l'inconscient n'est autre que l'attitude qu'adopte le sujet » ; il a donc un sens positif par opposition à l'inconscient « négatif » de Freud. Les pulsions, de même que le symbolisme, sont niées. L'inconscient est réduit au préconscient, l'individu est modelé par son milieu.

Dix ans plus tard, Bassine publie son monumental ouvrage sur *Les problèmes de l'inconscient*⁴⁶ où il cherche à baliser le champ

44. Le psychologue P.K. Anoxin tente cependant de « sauver » l'inconscient en le définissant comme traces mnémoriques : « immense trésor amassé tout au long d'une vie et qui peut accéder à la conscience grâce à l'hypnose. »

45. Cité par M. Miller, *op. cit.*, p. 202.

46. Filipp V. Bassin, *Problema bessoznatel'nogo*, Moskva, Medicina, 1968. Trad. française : Moscou, Mir, 1973. Cet ouvrage érudit et intelligent a été présenté au lecteur français l'année qui suivit sa parution par Cyrille Koupernik dans un article remar-

que la psychologie soviétique doit arracher aux freudiens. La filiation pavlovienne est revendiquée dans le sous-titre : « Les formes non perçues de l'activité nerveuse supérieure. » À la différence du mot « conscience », le terme « inconscient » est toujours noté entre guillemets, comme pour mettre en doute l'existence même du référent. L'auteur reprend les critiques traditionnelles : absence de vérification expérimentale du symbolisme de l'inconscient, non-prise en compte de la suggestion, désordres fonctionnels causés par une analyse prolongée, méfaits occasionnés à la santé publique et à la morale (primat du sexuel, littérature décadente, etc.).

Pour Bassine, l'inconscient est un phénomène physiologique et neurologique, un système de transmission de l'information et de régulation du comportement. Réinterprétant Freud, Bassine s'oppose aussi à l'aspect totalisant de Ouznadzé et baptise « son » inconscient du nom de « neosoznavaemyj », c'est-à-dire « non-perçu », « non-connu » (*das Unbewusste*) par opposition à « bes-soznatel'noïé », qui traduit l'inconscient tel que l'a défini Freud.

Par la suite, comme le dit très justement M. Miller, Bassine poursuit « la mission paradoxale de réhabiliter le concept d'inconscient chez Freud, afin de le discréditer au profit d'Ouznadzé ⁴⁷ » et donc de se l'approprier pour élaborer cet « inconscient soviétique » qui sera présenté au symposium de Tbilissi de 1979, conçu par ses organisateurs comme « une vaste confrontation des deux approches fondamentales de l'inconscient », dans une fidélité remarquable à la vision binaire du monde solidement ancrée dans les mentalités.

Tbilissi : un dialogue de sourds ?

Soulignant l'importance considérable de la rencontre internationale de Tbilissi pour la consolidation du dialogue Est-Ouest, Léon Chertok remarque que les participants n'y parlaient pas la même langue, même lorsqu'ils employaient des termes similaires, tels que *psychologie, sens, inconscient* ⁴⁸.

quable, véritable texte de référence : « À propos du livre de Ph. Bassine : les problèmes de l'inconscient », *Revue de Médecine Psychosomatique*, t. 11 (1969) n° 4, p. 523-533. Cependant, les idées de Bassine ne semblent pas avoir eu d'écho en France en dehors d'un cercle étroit de spécialistes.

47. M. Miller, *op. cit.*, p. 208.

48. L. Chertok, « La réhabilitation de l'inconscient en Union soviétique. La rencontre internationale de Tbilissi », *L'Évolution Psychiatrique*, fasc. 1, Privat, 1981, p. 159-180 (cit. : p. 173-174). Chertok précise : « La parenté terminologique qui paraît unir PBS [c'est-à-dire Pragansvili, Bassin, Serozija] et Wallerstein est parfois un véritable piège. Quand PBS félicite Wallerstein d'avoir purgé la psychanalyse de ses miasmes pansexualistes, c'est dans l'ignorance totale de l'évolution théorique qui

Cette langue commune, on a pourtant cru un moment la trouver grâce à la théorie lacanienne. L'inconscient est selon elle structuré comme un langage, l'homme est un « parlêtre ». Or, la reprise pavlovienne des années 1960 favorise justement la multiplication des travaux sur le deuxième système de signalisation, le langage, qui permet d'échapper au biologisme freudien pour accéder au social. Dans leur introduction aux actes du colloque, les organisateurs soulignent que le dialogue avec les psychanalystes a été facilité par « La psychanalyse structuro-linguistique de Lacan, et la conception de George Klein sur la métapsychologie ».

Mais cette déclaration de principe ne protège pas Lacan de la critique, tout au contraire. La brillante traductrice de la philosophie française, Natalia Avtonomova, après avoir constaté que la conception biologique et mécaniste de l'inconscient chez Freud a conduit la psychanalyse dans une impasse, affirme que Lacan propose « non une nouvelle théorie de l'inconscient, mais une nouvelle métaphore dans la série des autres métaphores ». Lacan n'a fait que remplacer la détermination sexuelle par celle du signifiant qu'il a absolutisé, « l'érigeant au rang de loi supérieure ». Par conséquent, cette élucidation de l'inconscient par le langage, proposée par le lacanisme, « est très séduisante par l'intention, mais très pauvre par les résultats », – affirme la philosophe. Pour « corriger » Lacan, Avtonomova, paradoxe suprême, fait appel à Vygotski dont les œuvres ne seront rééditées qu'en 1982-1984 ! Il faudrait, selon elle, « tenter une élucidation conséquente et une fixation conceptuelle des différents niveaux de décroissance de la pensée verbale à la pensée antéverbale » : ces « constructions graduelles », qui donnent accès à la pensée antéverbale ou prélinguistique et sont défendues par Bassine, rappellent la conception de la conscience exposée plus haut et dénotent un amour de la classification et de la hiérarchisation, réputées synonymes d'esprit scientifique.

Résumant les termes de ce débat, qui se poursuivra après Tbilissi, Léon Chertok, qui fut, dès les années 1950, l'un des artisans les plus actifs du dialogue Est-Ouest, écrit que chez les psychologues soviétiques, « l'inconscient est instrumentaliste et fonctionnaliste [...]. Il ne s'agit pas pour eux de créer les conditions favorisant l'émergence du refoulé, mais d'étudier expérimentalement les intrications, les liens, les différences entre phénomènes

permet aujourd'hui aux Occidentaux d'utiliser les concepts de castration, d'Œdipe etc., dans leur pratique, sans plus du tout songer, tant ces notions ont été assimilées, à en faire leur cheval de bataille. » (*Ibid.*)

conscients et inconscients ». Privé de la dynamique pulsionnelle et de la dimension fantasmatique, considérablement appauvri, l'inconscient devient l'« attitude » [ou, comme on l'a vu, le « set »] d'Ouznadzé. Cette suppression de la quasi-totalité des « noyaux durs » de la doctrine freudienne explique, pour Chertok, le fait qu'il « n'existe pas de psychothérapie d'inspiration ouznadzienne ». Le rejet de la sexualité infantile et du transfert amène les psychothérapeutes soviétiques à mettre l'accent sur le conflit actuel, l'interprétation se situe à un niveau quasi manifeste.

Retour aux sources

La *glasnost* gorbatchévienne libère la parole. Après les centaines de pages écrites pour critiquer le freudisme dans l'esprit du marxisme-léninisme, le lecteur « averti » peut enfin juger sur pièces : 1989 fut une année faste, qui vit la publication de trois volumes de Freud. Le premier, *Izbrannoïe* ⁴⁹ [*Œuvres choisies*], tiré à 90 000 exemplaires, dirigé par Aaron Bélkine, est doté d'une préface où l'auteur se présente lui-même comme un « psychanalyste des catacombes » et retrace l'histoire de l'URSS lue à travers le prisme de la psychanalyse ⁵⁰. Le deuxième, *La psychologie de l'inconscient*, est aussi un recueil de textes choisis par M.G. Iarochevski qui est, selon Martin Miller, « un psychologue de premier plan (et ancien communiste pur et dur) engagé dans la renaissance de Freud ». La courte préface, dans l'esprit des années 1970, se termine par une invitation à séparer le bon grain de l'ivraie, c'est-à-dire à rejeter les « conceptions mythologiques et spéculatives » du père de la psychanalyse.

Il ne suffit donc pas de constater superficiellement que Freud est réédité en russe et en Russie dans les années 1980 et 1990. Il faut de surcroît examiner avec une grande attention l'appareil critique qui accompagne ces éditions. C'est en effet dans l'espace paratextuel des notes, des annexes et des postfaces que se dévoile la véritable position des éditeurs. Un exemple particulièrement net est l'annexe signée par F.V. Bassine et M.G. Iarochevski à leur réédition de *Introduction à la psychanalyse* [Moscou, 1989]. Les éditeurs d'un grand texte classique ont généralement à cœur d'indiquer l'intérêt, l'opportunité, l'actualité de l'œuvre qu'ils rééditent. Rien de tel ici, où cette étrange postface fait plutôt figure d'antidote chargé

49. Z. Frejd [S. Freud], *Izbrannoïe*, préf. de A. Belkin, Moscou, Vneštorgizdat, 1989.

50. A. Belkin : « Zigmund Frejd : vozroždenie v SSSR [Sigmund Freud : résurrection en URSS] », in Z. Frejd [S. Freud], *Izbrannoïe*, op. cit.

de prévenir le lecteur contre toute adhésion précipitée au texte réédité. Cette annexe, qui commence par une présentation mesurée des jalons de l'œuvre de Freud et de l'histoire de sa diffusion, s'achève sur un constat d'obsolescence, sur l'énumération des « erreurs » [ochibki] de Freud et sur le thème de la « tragédie » historique de la psychanalyse. Citons quelques-unes de ces « erreurs » de Freud, telles qu'elles sont épinglées par les éditeurs. La première est le complexe d'Œdipe :

Chez un grand nombre d'enfants, la vérification n'a pas permis de déceler de critères objectifs de l'existence du complexe d'Œdipe ni non plus d'autres particularités de la sexualité infantile postulées par le freudisme, même après une étude psychologique minutieuse ⁵¹.

Autre « erreur » : l'interprétation exclusivement sexuelle des rêves et en particulier l'établissement d'une sorte de traduction onirocritique universelle. Les deux auteurs estiment que Freud commettait une « grave erreur [gloubokaïa ochibka] » quand il pensait que la projection des motivations dans la conscience n'était qu'illusion.

Il est intéressant que ces deux auteurs appuient leur condamnation de la psychanalyse qu'ils sont censés présenter sinon défendre sur des citations empruntées à de célèbres psychiatres et psychologues français : le neuropsychiatre Henri Baruk, le psychanalyste Serge Viderman [1916-1991], le pionnier de la psychologie expérimentale Paul Fraisse. La thèse centrale du texte apparaît vers la fin : la psychanalyse appartient définitivement à l'histoire ; en dépit de son caractère ascientifique, elle a joué un rôle globalement utile, mais n'est en tout cas plus porteuse d'avenir ; elle ne saurait rivaliser avec les riches perspectives apportées par le concept d'« attitude » [oustanovka] de D.N. Ouznadzé. Chose intéressante, les deux auteurs se demandent *in fine* pourquoi la psychanalyse, en dépit de ses irrémédiables faiblesses, n'est pas définitivement entermée et fait preuve au contraire d'une « paradoxale vitalité », aussi incompréhensible qu'« incontestable. » La raison est à chercher, selon eux, dans la fidélité de principe à la catégorie de l'inconscient, qui est la pierre d'angle de tous les courants psychanalytiques, quelles que soient les scissions et les querelles d'école, d'Alfred Adler à Jacques Lacan, en passant par Carl Gustav Jung et George Klein. Étrange postface, en vérité, qui explique à son lecteur que ce qu'il a lu ou n'est plus qu'une curiosité de musée.

51. F.V. Bassin et M.G. Jaroševskij, « Frejd i problemy psixičeskoj reguljácii povedenija čeloveka [Freud et les problèmes de la régulation psychique du comportement humain] », in Z. Frejd [S. Freud], *Vvedenie v psixoanaliz. Lekcii*. [Introduction à la psychanalyse. Leçons], M.G. Jaroševskij dir., Moskva, Nauka, 1989, p. 432.

Au début des années 1990 encore, les éditions du Progrès traduisent l'ouvrage de Léon Chertok et de Raymond de Saussure *Naissance du psychanalyste. De Mesmer à Freud*, paru près de vingt ans plus tôt [Payot, 1973]. Cette édition est intéressante à plusieurs titres. La cosignature de Raymond de Saussure indique d'abord qu'il ne peut s'agir d'une critique sans nuances de la psychanalyse. Le fils du célèbre linguiste fut l'un des disciples les plus fervents de Freud. Cependant, N.S. Avtonomova, qui a dirigé l'édition et rédigé la préface, ajoute au texte commun des deux auteurs un deuxième texte, écrit cette fois par Chertok seul, texte consacré à la « renaissance » de la suggestion. Ce deuxième texte livre en fait la clé du volume et traduit l'objectif visé par cette traduction tardive. Ce texte – et donc le livre lui-même – s'achève sur un chapitre au titre éloquent : « l'Impasse lacanienne ». Enfin, la copieuse préface aboutit à réduire considérablement l'autonomie de la psychanalyse en la situant d'abord dans son contexte historique, puis en rappelant l'importance de l'hypnose dans une thérapie centrée sur l'affectivité. En fonction de la pathologie du patient, en fonction en particulier de la date de ses traumatismes et du refoulement dans son parcours vital, le médecin est invité à adopter l'une ou l'autre des thérapies possibles, de la plus affective (où le discours intervient peu, au profit de techniques comme l'hypnose) à la plus intellectuelle (thérapie par le discours). L'auteur met en lumière les travaux de L. Chertok sur la « déconstruction » du lacanisme et sa mise en cause du « logocentrisme ». Sans réfuter l'efficacité de la psychanalyse, cette préface retire finalement à celle-ci son monopole et l'insère dans une pluralité d'approches thérapeutiques.

A. Leontiev, en 1975, met en garde, dans la préface à son livre *Activité. Conscience. Personnalité*, contre la tentation d'aller chercher à l'étranger des maîtres et des modèles. Stigmatisant l'éternelle tentation russe de l'« Appel aux Varègues », par lequel les Slaves orientaux du IX^e siècle auraient fait appel aux Scandinaves pour les gouverner, Leontiev parodie le passage le plus fameux de la plus ancienne des chroniques russes, celle dite de Nestor (compilée au XII^e siècle) : « Venez en psychologie et gouvernez-nous. » On ne saurait condamner plus clairement la fascination pour la science occidentale. Après avoir dénoncé l'obsolescence du béhaviorisme et de la Gestalt-Theorie, Leont'ev s'en prend à la psychanalyse :

Très nombreux furent ceux à qui le freudisme fit tourner la tête en trouvant soi-disant dans l'inconscient le point d'appui permettant de remettre la psychologie sur ses pieds et de lui rendre vraiment la vie. D'autres tendances psychologiques bourgeoises avaient sans doute moins de prétentions, mais le même sort les attendait ; on les retrouve toutes dans le brouet éclectique que

cuisinent aujourd'hui, chacun à leur façon, les psychologues en quête d'une réputation de « grand esprit »⁵².

Durant cette période, des ouvrages comme celui de Leïbine tentent, sous couvert de critique, de faire connaître *La psychanalyse et la philosophie du néo-freudisme*⁵³. Cependant, entre 1971, date du Congrès de Psychiatrie de Mexico⁵⁴ et 1991, où paraît le livre *Le droit et la psychiatrie*⁵⁵, le débat qui occupe le devant de la scène internationale porte sur le concept de « schizophrénie torpide » : selon son inventeur, le Professeur Snejevski, cette forme lente et asymptomatique ne peut être décelée que par l'œil exercé du praticien qui repère à coup sûr la « déviance », surtout politique, derrière l'apparente normalité.

Signalons qu'une source intéressante pour l'historien de la psychanalyse en Russie est constituée par les lexiques et glossaires publiés en appendices. L'absence d'une seule entrée est souvent plus significative que la présence de nombreuses autres. C'est ainsi que, dans l'ouvrage de A. Leontiev mentionné ci-dessus, l'index des matières qui clôt le livre ne présente pas d'entrée « Inconscient ». Au début des années 1990, B.G. Khersonski ajoute à la réédition russe de la *Traumdeutung*⁵⁶ un « Précis du vocabulaire de la psychanalyse » de 45 pages, consacrées à l'examen de plus de 300 termes :

Soixante ans de « relégation » de la psychanalyse hors de la psychologie soviétique n'ont pas pu ne pas laisser de traces sur notre appréhension des nombreux termes apparus au sein de la théorie de S. Freud. Les manuels de psychologie et de psychiatrie présentaient le système terminologique de manière fragmentaire, et les explications étaient farcies de jugements de valeur et d'étiquettes idéologiques. Pourtant la grande majorité des termes psychanalytiques ont depuis longtemps quitté le berceau de la psychanalyse et sont assimilés par d'autres courants de psychologie. Certains termes sont

-
52. A. Leontiev, *Activité. Conscience. Personnalité*, trad. G. Dupond et G. Molinier, Moscou, Éditions du Progrès, 1984 [Éd. originale : 1975.], p. 4.
53. V.M. Lejbin, *Psixooanaliz i filosofija neofrejdizma*, Moscou, Izdatel'stvo političeskoj literatury, 1977. N. Avtomonova présente dans la revue *Voprosy filosofii* les idées de Jacques Lacan.
54. Voir l'article de Cyrille Koupernik dans le *Monde* du 1.10.1977 sur le Congrès de Honolulu.
55. Cet ouvrage, destiné aux juristes et aux praticiens, reconnaît pour la première fois l'usage de la psychiatrie répressive à des fins politiques et donne la parole à Semion Glouzman.
56. Z. Frejd [S. Freud], *Tolkovanie snovidenij* [Traumdeutung], éd. B.G. Xersonskij, Kiev, Izd. Zdorov'ja, 1991, p. 338-383. Voir aussi le lexique beaucoup plus succinct établi par E.E. Sokolova en annexe à la réédition de Z. Frejd [S. Freud], *Psixologija besoznatel'nogo* [Psychologie de l'Inconscient], M.G. Jaroševskij dir., Moskva, Prosveščenie, 1990.

utilisés par des spécialistes dans notre pays, mais sans référence à leur « origine douteuse »⁵⁷.

L'auteur déclare avoir voulu couvrir l'ensemble des théories psychanalytiques, au-delà, donc, de l'enseignement de Freud, sans pouvoir atteindre l'exhaustivité. Il déclare aussi s'être abstenu par principe de tout jugement de valeur, de toute appréciation. Chaque terme est, dans la mesure du possible, rapporté à sa première apparition et replacé dans l'œuvre de ses utilisateurs. Ce précieux glossaire est un ouvrage en soi, et presque un manifeste.

De l'« Appel aux Varègues » au « Chacun chez soi »

Les années 1970 voient se confirmer la réintroduction d'un « inconscient » très maîtrisé. Avec la Perestroïka, on observe en quelques mois la mise au rebut de la langue de bois stalino-bréjnevienne, la réhabilitation de termes proscrits comme « humanisme » ou « compassion » et la création d'une novlangue gorbatchévienne. Les lacaniens (membres de la Cause freudienne) sont les premiers à porter la bonne parole à une société que le docteur Stern qualifie de « pré-freudienne », mais qui engendre ex-nihilo des analystes auto-proclamés. On voit ainsi un psychologue comme Boris Kravtsov, qui a mené une auto-analyse à partir de la lecture des écrits de Freud découverts dans les caves d'un asile psychiatrique, diriger à la fin des années soixante-dix un séminaire de psychanalyse. Il utilise le zen et le yoga pour soigner les psychoses. Aaron Bélkine, quant à lui, prétend avoir reçu le flambeau dans un hôpital de Sibérie des mains de Igor Soumbaev, analysant de Karl Abraham. Son association de psychanalyse bénéficie du soutien de l'État et de la reconnaissance de l'Association Internationale de Psychanalyse.

Les analystes « sauvages » « réinventent » la psychanalyse : leurs séances peuvent durer de six à douze heures. S'ils acceptent sans difficulté un soutien logistique ou financier de l'Occident, ils sont rétifs, en revanche, à en écouter les leçons. Le psychologue E.V. Guilbo⁵⁸, qui se réclame de la tradition russe, met clairement en garde les « missionnaires » lacaniens : « Le pays de Dostoïevski est capable de faire beaucoup mieux que de copier les dogmes

57. B.G. Xersonskij, « Kratkij slovar' psixoanalitičeskix terminov [Précis des termes psychanalytiques] », in Z. Frejd [S. Freud], *Tolkovanie snovidenij* [Traumdeutung], *op. cit.*, p. 338.

58. Information trouvée dans la contribution d'Alexandre Mikhalevitch, « Une renaissance laborieuse », in *La Psychanalyse en Russie*, Michèle Bertrand dir., Paris, L'Harmattan, 1992. E.V. Gil'bo est le fils de V. Gil'bo, premier président de la Société de psychanalyse de Leningrad.

étrangers. [...] Si la psychanalyse est destinée à renaître en Russie, elle sera une psychanalyse russe traditionnelle et en aucun cas la filiale de quelque école occidentale ». Guilbo appelle de ses vœux une psychanalyse « locale », pluraliste et critique : ce clivage entre « tradition nationale » et « tradition occidentale » est non seulement toujours vivant, mais revêt désormais des formes organisationnelles. « Comment réaménager notre Russie ? », – demandait Alexandre Soljénitsyne en 1990 ⁵⁹. « Comment aménager notre psychanalyse ? » – est ce qui semble être aujourd’hui la préoccupation majeure d’un grand nombre de psychologues et psychiatres russes.

Résistances nouvelles, résistances anciennes

Par décret du 19 juin 1996 « Sur la renaissance et le développement de la psychanalyse philosophique, clinique et appliquée », Boris Eltsine a restitué son droit de cité à la psychanalyse. Il est intéressant d’observer que cette initiative a provoqué bien des résistances. La rédaction de la *Revue de psychiatrie indépendante*, par exemple, constate la même année que cette initiative n’a été précédée d’aucune consultation auprès des spécialistes de la santé mentale. Elle constate aussi que ce décret renoue avec l’ingérence du politique dans la sphère scientifique, dans la pure tradition de l’épisode Lyssenko (1948) ⁶⁰.

Il est intéressant d’observer un aspect particulier de l’acculturation actuelle de la psychanalyse en Russie : le destin de l’approche lacanienne. Le périodique russe *Revue de psychiatrie indépendante* ⁶¹ a publié dans sa livraison de 1996 un article très polémique dans lequel l’auteur, N.A. Zorine, relate son expérience du lacanisme telle qu’il la vécut de l’intérieur, alors qu’il effectuait un stage à Paris. Zorine ne se situe pas au niveau théorique des doctrines, mais au niveau de la pratique quotidienne. Le tableau qu’il trace est proche de la caricature : les lacaniens sont assimilés aux « possédés » ou aux « démons » de Dostoïevski. Zorine dénonce tour à tour la dérive sectaire, l’absence de curiosité pour les autres approches, la pratique des « excommunications », la convoitise impérialiste tournée vers la Russie, qui offrirait à un mouvement

-
59. A. Soljénitsyne, *Comment réaménager notre Russie ? Réflexions dans la mesure de mes forces*, trad. J. et G. Johannet, Paris, Fayard, 1990 [1ère éd. russe : Moscou, 1990].
60. N.A. Zorin, « Otklik na ukaz o razvitii psixoanaliza [Réaction au décret sur le développement de la psychanalyse] », *Revue de psychiatrie indépendante* (Moscou), 1996, p. 71. (Un grand merci au Dr Anne Maufras du Châtellier. — H.M. et J.B.)
61. Le président de cette association indépendante qui a vu le jour en mars 1989 est Jurij Sergeevič Savenko.

jugé scientifiquement exsangue la chance inespérée d'un nouveau souffle. L'auteur dénonce, dans l'opinion publique française, la recherche obsessionnelle des « abus sexuels » et de l'inceste, l'écho que donnent les médias à ce type de faits divers, le mépris du principe de la présomption d'innocence, l'indifférence avec laquelle la gendarmerie et la justice livrent en pâture à la presse le nom de ceux qui ne sont que de simples suspects. Il estime que la psychanalyse est responsable de ce changement important de « mentalité », dans la patrie même de Michel Foucault. Enfin, l'auteur dénonce les rapports étroits qu'entretient la psychanalyse avec l'argent. Estimant que « la critique de la psychanalyse, en France du moins, n'est pas une occupation sans danger », il craint qu'en Russie aussi, qui célèbre aujourd'hui la démocratie et les « valeurs universelles », la psychanalyse n'acquière de solides positions de pouvoir : sur les cartes du Parti des « fonctionnaires de la psychiatrie », « la tête du Guide, gravée sur la couverture rouge, a été instantanément remplacée par le profil de grand-père Freud ⁶². »

Froïd vs. Freïd

La situation concrète de la psychanalyse en Russie aujourd'hui n'est pas des plus claires. Les associations psychanalytiques nées pendant la Perestroïka ont disparu en tant que telles. Il s'agit du Groupe franco-soviétique du champ freudien [Franko-Sovetskaïa Gruppya Freïdovskogo Polia] [1988-1991], devenu le Cercle russe de l'École européenne de psychanalyse [Rossiiskii Kroug Evropeïskoï Chkoly Psikhoanaliza] [1991-1995]. Il s'agit aussi de l'Association soviétique de psychanalyse [Sovetskaïa psikhoanaliticheskaïa assotsiatsia], formée en 1991 et devenue la même année l'Association de psychanalyse de Russie [Rossiïskaïa psikhoanaliticheskaïa assotsiatsia] [1991-1995].

Ces associations disparaissent en 1995. Les psychanalystes qui adoptent l'idée d'une psychanalyse nationale, voire nationaliste, échappant à tout contrôle d'instances internationales, se regroupent dans l'Association psychanalytique russe [Rousskaïa psikhoanaliticheskaïa assotsiatsia]. Les autres acceptent les critères définis par l'Association de psychanalyse internationale. Ils forment deux associations reconnues par l'API : la Société des psychanalystes [Obchtchestvo psikhoanalitikov] et la Société des études psychana-

62. N.A. Zorin, « Skromnoe obojanie psixoanaliza [Le charme discret de la psychanalyse] », *Revue de psychiatrie indépendante*, op. cit., p. 71.

lytiques [Obchtchestvo psixoanalititcheskikh issledovaniï]. Leurs membres les plus actifs ont accompli un stage de formation d'au moins une année en Occident.

Ces psychanalystes reconnus par l'API font aujourd'hui face aux effets pervers du décret du 19 juin 1996, qui autorise et encourage ce que Freud appelait la « psychanalyse sauvage » (et nonobstant lucrative) pratiquée par des psychanalystes autoproclamés. La Société des psychanalystes et la Société des études psychanalytiques se revendiquent, quant à eux, de l'orthodoxie psychanalytique, face à d'autres médecins qu'ils récuse.

Il est intéressant de voir que le discours des psychanalystes « orthodoxes », reconnus par l'Association internationale de psychanalyse, translittère le nom du père fondateur sous la forme « Froïd », rompant en cela avec les règles habituelles de transcription de la séquence allemande *eu* → *ei*. Ils se réfèrent ainsi à « Froïd » et non plus à « Freïd ». Cette différence de transcription peut paraître anodine à un lecteur non averti. Elle est pourtant révélatrice, au point qu'on pourrait y voir une manifestation inattendue de... l'inconscient. En calquant leur transcription au plus près de la réalisation phonétique allemande, et au mépris des règles habituelles de transcription de la grammaire russe, les disciples expriment sans s'en douter leur fidélité au maître et aux instances internationales reconnues. La fidélité phonétique traduit la fidélité doctrinale. Tout se passe en fait comme si la transcription traditionnelle « Freïd » avait été irrémédiablement compromise par les années de lutte contre le « freïdizm » sous le régime soviétique. Là encore, et de manière inattendue, les mots sont des indices.

*

* *

Suivre le destin de la psychanalyse en Russie en s'attachant au niveau lexicologique permet de dégager plusieurs étapes de cette acculturation. La première inscrit l'accueil de la théorie freudienne dans le cadre d'un effort partagé par l'ensemble de la communauté européenne, effort visant à fonder une science du psychisme qui soit expérimentale et autonome par rapport à la philosophie. Ce modèle est biologique ou physique. La démarche de Freud se veut précisément scientifique ; son explication du comportement humain est déterministe ; il propose en outre une discipline clinique nouvelle et une thérapeutique originale. Pavlov, fondateur, avec Bekhterev, de

la psychologie du comportement, accueille les idées de Freud avec sympathie. Telle est la première étape.

La deuxième étape est celle de l'instrumentalisation : après la révolution de 1917, il s'agit d'élaborer une nouvelle anthropologie, de préciser les rapports entre l'individuel et le collectif. Les tâches concrètes sont l'alphabétisation des masses, l'éducation des enfants orphelins ou abandonnés, la formation de l'homme nouveau. Le freudo-marxisme ou marxisme réflexologique, qui est la traduction de Freud dans le langage de Pavlov, traduction réalisée par Luria et Vygotski, reçoit le soutien de Trotski qui le qualifie de « matérialiste », mais essuie la critique de Lénine. Les freudiens participent à l'édification de la société nouvelle avec des initiatives telles que le « Jardin d'enfants psychanalytique » de Véra Schmidt. La psychanalyse est en quête de naturalisation.

Après la prise du pouvoir par Staline, le freudisme est éradiqué en même temps que l'opposition de gauche et sert désormais à stigmatiser et à éliminer les opposants : il devient une arme dans la lutte pour le pouvoir et la mise en place d'une société répressive. Le modèle pavlovien, dogmatisé, devient dominant dans les sciences humaines et sociales, ouvrant la voie au conditionnement éducatif et social. Cette longue période, qui s'étend approximativement de 1931 à 1985, voit s'accomplir un énorme travail terminologique visant à fonder une psychologie dialectique qui intégrerait les principes du marxisme et la théorie du reflet de Lénine. De cet effort dont témoignent aujourd'hui les glossaires et autres ouvrages théoriques, que reste-t-il aujourd'hui ? La plupart des termes-clés accrédités à l'époque sont frappés d'obsolescence.

La période actuelle voit coexister, ou plutôt s'opposer, deux tensions. La première est la tentation du repli identitaire, voire nationaliste. Elle se réclame d'un héritage russe largement mythifié : avant le stalinisme, en effet, une psychanalyse russe véritable n'avait pas eu le temps de se créer. L'autre tension exprime le désir d'une ouverture sur l'Occident et la réappropriation de l'héritage freudien par delà la longue parenthèse soviétique depuis Staline.

Nous voudrions conclure en rappelant que l'histoire terminologique de la psychanalyse en Russie, esquissée ci-dessus comme un objet d'étude nécessairement mis à distance, n'est en rien étrangère, pour autant, à la situation que nous connaissons aujourd'hui en Occident. Le questionnement sur la possibilité de connaître le psychisme humain sous ses diverses modalités – consciente et inconsciente – et de le modifier, de l'influencer et plus immédiatement aussi de le soigner, sont aussi vifs et actuels en Occident aujourd'hui.

d'hui qu'ils l'ont été et le sont en Russie. Les récents débats qui se sont élevés, en France même, sur l'évaluation de la psychanalyse parmi les autres thérapeutiques, sont là pour nous le rappeler. Ce qui s'est passé là en Russie est une partie de l'héritage européen et reste une source vivante d'enseignements.

*Université de Poitiers (MIMMOC),
Université de Paris-Sorbonne*